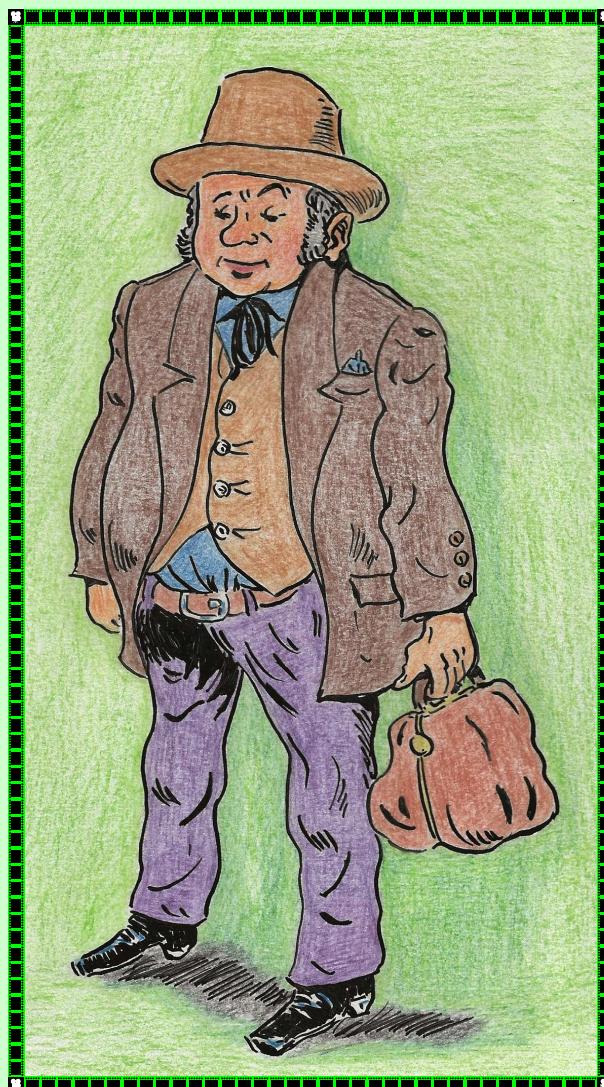


AVERELL ARNESS NOTAIRE A BOSTON

NOUVELLES



VI - LE TESTAMENT

Texte et illustrations de Emile Péna

6 - LE TESTAMENT

C'était une journée d'automne calme et grise. Le petit cimetière de Malden, à quelques miles de Boston, semblait plus triste que jamais, d'une tristesse douce, apaisante.

Le silence ouaté fut interrompu par les paroles, à peine murmurées, du pasteur. L'oraison fut courte comme l'avait souhaité Herbert Bradford lui-même. Les grands arbres qui commençaient à perdre leurs feuilles frissonnèrent imperceptiblement quand, dans un raclement sinistre, la lourde dalle fut poussée et ferma le tombeau. C'était l'un des rares monuments funéraires de ce petit vallon gazonné, hérissé de quelques croix blanches.

Les personnes qui assistaient à la cérémonie, une vingtaine tout au plus, s'en retournèrent lentement. Encore une volonté de Bradford qui, pourtant, comptait des centaines de relations. Au seuil de la mort, il avait laissé des directives précises pour que son départ se déroulât comme il l'entendait. Il avait toujours été très autoritaire et avait réglé ses affaires dans les moindres détails. Même après qu'il eût définitivement disparu, son ascendant se faisait encore sentir.

Parmi les privilégiés admis au dernier hommage, se trouvaient surtout de vieux messieurs dignes et respectables. Leurs tenues, bien qu'austères, trahissaient le monde de l'argent. C'étaient des proches collaborateurs, des concurrents de Bradford. Le vieil homme d'affaires était parti pour sa dernière demeure entouré de ses pairs.

Un jeune couple, cependant, participait aussi à cette peu réjouissante réunion. Lui avait l'air d'un grand enfant un peu perdu. Elle, sous sa voilette, était d'une beauté discrète, un peu fade. A la sortie de cimetière, les vieux messieurs ôtèrent leur chapeau et leur serrèrent la main en disant quelques mots. Larry et Mary Bradford remerciaient en hochant la tête.

Steve Hollister, quant à lui, s'était constamment tenu un peu à l'écart. Il exécrerait ce genre d'évènement. D'autre part, bien que cousin éloigné du défunt, il n'avait pas l'impression de faire partie de la famille. Par son métier de journaliste, il connaissait assez bien la vie publique de Herbert Bradford mais il avait très peu fréquenté le riche industriel, se sentant d'une autre catégorie sociale.

Il se dirigeait vers sa voiture lorsqu'un petit homme rubicond, en redingote et haut de forme, l'interpella.



- Monsieur Hollister, s'il vous plaît !

Steve se retourna, étonné d'être appelé par son nom.

- Monsieur Hollister, je suis Maître Arness, notaire à Boston. Pouvez-vous venir jeudi, à quinze heures, à mon cabinet ? Lecture sera faite du testament de Monsieur Bradford.

- Mais...

- Vous êtes concerné par la succession.

- Concerné... moi ? bredouilla Steve.

- Parfaitement.

- Eh bien, c'est entendu, j'y serai...

- A jeudi, Monsieur Hollister.

- Au revoir Maître.

L'étude Arness-Heinsbeck était située dans le centre ville. Contrairement aux autres officines, elle n'était pas empoussiérée. Maître Heinsbeck était un maniaque de la propreté. Un couloir flanqué de rayonnages, aux dossiers méticuleusement rangés, menait au bureau de Maître Arness.

Celui-ci se leva pour accueillir ses visiteurs. Il leur serra chaleureusement la main, prononça quelques paroles de sympathie, les assurant de la longue amitié qui l'avait lié à Herbert Bradford, et les pria de s'asseoir.

Mary était très élégante dans un tailleur croisé vert, à larges revers. Larry arborait un complet dans des teintes de brun avec un petit galon noir à la boutonnière en signe de deuil. Steve, pour sa part, bouclé dans son éternel trench-coat, n'avait rien changé à ses habitudes vestimentaires. Tous trois prirent place.

Maître Arness se racla la gorge et attaqua :

- Mes amis, nous sommes réunis pour prendre connaissance des dernières volontés de votre oncle et cousin, feu Herbert Bradford. C'était un homme d'une grande force de caractère. Il se savait condamné, atteint d'un mal incurable, mais n'en laissait rien paraître. Il m'avait donné des instructions très précises pour organiser ses propres funérailles, instructions que j'ai fait respecter en accord avec ses proches, comme vous le savez. Il m'avait également demandé de vous convoquer pour la lecture de son testament car vous seuls êtes concernés. Ce testament, il me l'a remis en décembre 1946, il y a donc près de trois ans. Je le conserve depuis dans mon coffre. Excusez-moi...

Le notaire se leva, sortit de son gousset une petite clé et se dirigea vers le coffre qu'il ouvrit après avoir composé une combinaison de chiffres sur les différentes molettes. Il en retira une grosse enveloppe brune, cachetée à la cire.



- C'est lui-même, poursuivit-il, qui avait apposé ces sceaux.
Larry réprima un tic nerveux et sa sœur se tortilla sur son siège. Steve qui paraissait imperturbable se rendait compte que l'instant était crucial.
Maître Arness se rassit, saisit un long coupe-papier qu'il tint en suspens pendant quelques secondes.

- Eh bien, allons-y ! dit-il. Et il fit sauter une à une les petites plaques de cire. Les doigts boudinés du notaire déplièrent les feuillets, ajustèrent les lorgnons sur les joues couperosées et la lecture commença.

New York, le 18 décembre 1946.

Moi, Herbert Bradford, déclare que ceci est mon testament. Atteint d'un mal incurable qui ne doit me laisser que quelques années à vivre, mais sain d'esprit, je l'ai rédigé en toute lucidité et possession de mes facultés intellectuelles.

Les clauses qui suivent concernent mes trois seuls parents : mes neveux Mary Bradford et Larry Bradford ainsi que mon petit cousin Steve Hollister. J'ai de

mon vivant pris toutes dispositions pour récompenser à leur juste valeur mes proches collaborateurs comme mes domestiques.

J'ai divisé mes biens en trois parties d'inégale valeur, certes, mais correspondant exactement à la vision que j'ai de l'avenir de mes trois héritiers.

A mon neveu, Larry Bradford, je lègue mes usines de Cleveland et Milwaukee dont le siège est à Boston ainsi que ma villa de Malden.

A ma nièce, Mary Bradford, je lègue une chaîne commerciale « Bradstore » qui comprend cinq magasins situés à New York, Saint-Louis, New Orleans, Denver et Los Angeles ainsi que ma propriété de Pasadena.

Enfin à mon petit cousin, Steve Hollister, je lègue mon appartement de New York comprenant ma bibliothèque particulière et une partie de mes collections.

C'est une lourde charge qui va, après ma mort, peser sur les épaules de mes neveux. Je sais qu'ils n'ont jamais eu à se soucier de gagner leur vie, mon frère leur ayant laissé de confortables revenus, et les ayant moi-même toujours guidés dans le placement de leurs avoirs. Ils ne se sont jamais confrontés aux dures réalités quotidiennes et ne sont absolument pas préparés à entrer de plain-pied dans la jungle que constitue le monde des affaires. Cependant ils peuvent compter sur le dévouement de mes fidèles collaborateurs. De plus, Larry sera soulagé lorsqu'il prendra Edgar pour associé. Mary, quant à elle, sera charmée par les qualités de Nathan ; je suis persuadé qu'elle l'épousera et qu'il sera un directeur avisé de la « Bradstore ».

Steve pourra penser que sa part est moins importante que les deux autres. C'est vrai sur le plan vénal mais le sachant homme cultivé et journaliste de talent, je suis sûr qu'il appréciera mon legs à sa vraie valeur et ne le dilapidera pas. Nos goûts diffèrent peut-être en matière d'art mais la bibliothèque sera pour lui une grande satisfaction et une aide précieuse dans son travail. C'est en elle qu'il trouvera la vérité.

Mon avoir en banque et mes liquidités seront distribués à des œuvres d'intérêt public après prélèvement des frais consécutifs à mon décès ainsi que ceux occasionnés par le règlement de ma succession que je confie à mon vieil ami Maître Arness.

Ce testament, rédigé en un seul exemplaire, ne sera jamais désavoué par moi.

Signé : Herbert Bradford

Le notaire posa le document sur son bureau, releva la tête et ôta ses lorgnons. Il envisagea les trois héritiers, cherchant à déceler en eux les effets de sa lecture. Hollister paraissait ravi. Mary et Larry, pour leur part, écarquillaient les yeux dans une expression de stupéfaction.

- Eh bien ! leur demanda-t-il, les dispositions prises par votre oncle ne correspondent-elles pas à ce que vous espériez ?

- Si, si, s'exclama Larry en s'ébrouant comme pour sortir d'une rêverie, mais je ne connais aucun Edgar avec qui je puisse m'associer !

- Ni moi de Nathan que je puisse épouser ! renchérit Mary.

- Je ne vois pas... Peut-être s'agit-il de collaborateurs que nous ne connaissons

pas ..?

- Dans ce cas, intervint Mary, comment pouvait-il être sûr que je pourrais épouser ce... ce Nathan ? Et pourquoi n'a-t-il pas précisé leurs noms ?
- Je ne sais pas, répondit Maître Arness. Et vous, Monsieur Hollister, êtes-vous satisfait ?
- Tout à fait. Je n'avais jamais pensé que cela puisse m'arriver...
- Vous voilà donc tous trois fort bien nantis. Permettez-moi de vous féliciter. Je vais m'occuper de toutes les formalités et je prendrai contact avec vous lorsque tout sera arrangé.

Les trois légataires se levèrent et prirent congé du notaire. Tout en se dirigeant vers le parking où ils avaient garé leurs voitures, ils échangèrent leurs impressions.

- Sapristi ! gloussa Larry, je savais l'oncle Herbert maniaque et méticuleux mais là, il s'est surpassé ! Il a même prévu ton mariage, soeurette !
- Me marier ! Tu n'y penses pas ! se récria Mary dont les pommettes se colorèrent. Même si ce Nathan existe, il ne s'intéressera pas à moi...
- Il aurait bien tort, rétorqua Steve galamment. Si vous n'étiez pas ma cousine, je vous ferais la cour.
- Oh, Steve !
- Voyons, Mary ! N'oublie pas que tu es la riche propriétaire de la Bradstore. Tu n'auras qu'à lever le petit doigt pour avoir une foule de prétendants à tes pieds !
- Je t'en prie, Larry !
- En tout cas, remarqua Steve, je ne m'attendais pas à hériter la bibliothèque. Je me demande ce qu'il a voulu dire par « c'est en elle qu'il trouvera la vérité » ? Peut-être n'appréciait-il pas mes articles ?
- Ne nous posons pas tant de questions ! L'oncle Herbert - paix à son âme - nous a gâtés ! Jouissons de notre fortune !

Plusieurs mois s'écoulèrent. Steve était de moins en moins visible. Dès qu'il le pouvait, il s'enfermait dans sa magnifique bibliothèque. A travers ses livres, ses objets d'art, ses collections, il se faisait une idée de plus en plus précise d'Herbert Bradford et cela le fascinait car le magnat avait eu une très forte personnalité. Il se rendait compte que celui-ci n'avait pas seulement été l'homme d'affaires habile et froid qu'il pensait mais aussi un homme de goût, sensible aux belles choses. L'intérêt qu'il lui portait avait incité le journaliste à rencontrer les personnes qui connaissaient bien le disparu, notamment ses proches collaborateurs. De l'avis général, Herbert Bradford était un battant, un de ces êtres qui parvenaient à forcer leur destin, qui ne se laissaient pas griser par le succès et que l'échec endurcissait.

Steve s'était mis à concevoir une estime posthume pour ce lointain parent qu'il avait si peu apprécié de son vivant.

De temps en temps, il revoyait Larry et Mary. La jeune femme donnait souvent des réceptions princières, organisant bals costumés et fêtes galantes. Elle dépensait ainsi beaucoup plus qu'elle n'aurait dû et s'apprêtait à réaliser une partie de ses biens, au grand dam du gérant de la Bradstore.

Larry, de son côté, avait décidé de prendre son nouveau rôle au sérieux et de succéder dans tous les domaines à son oncle. Mais deux ou trois décisions malheureuses, prises à l'encontre de son directeur commercial, avaient failli mettre une de ses usines en difficulté.

Ainsi, en peu de temps, le puissant empire de Herbert Bradford avait été plusieurs fois menacé. La main du maître n'était plus là pour tenir fermement la barre.

Ce fut lors de l'été suivant que les frères Bucchanan firent leur apparition dans la vie des héritiers. Larry, au cours d'une partie de golf, ennuyait son partenaire en lui exposant ses difficultés de gestionnaire novice lorsqu'un joueur qui effectuait le parcours en même temps qu'eux, se mêla de la conversation et lui donna un conseil judicieux. Larry le suivit et réalisa une bonne opération, au grand étonnement de ses collaborateurs. Dès lors, il n'eut de cesse de retrouver ce sympathique personnage si éclairé en matière financière. Un jour enfin, il fut présenté à Edgar Bucchanan, spécialiste en placements boursiers et gestion d'entreprise.

Les deux hommes se lièrent d'amitié. Larry, si désinvolte et insouciant, appréciait l'assurance tranquille, la méticulosité de ce garçon si solide, si calme, à l'humeur toujours égale.



Il ne fallut pas longtemps pour que Larry introduisît Edgar et son frère Nathan dans la petite coterie que présidait Mary. Autant Edgar paraissait une force de la nature avec sa tête carrée, son cou épais et ses épaules massives, autant Na-

than était svelte et élancé. Son charme et sa distinction, son élégance de bon goût conquirent Mary qui ne demandait qu'à voir se réaliser la prédiction de son oncle.

Celle-ci se concrétisa avant même la fin de l'année. Les cloches sonnèrent pour les heureux époux et, quelque temps après, dans le cabinet de Maître Arness, un contrat scellait l'association de Larry et d'Edgar.

Steve suivait ces évènements avec un intérêt tout particulier. Non que le sort de Larry et de sa sœur le préoccupât mais parce qu'il avait été surpris de constater qu'un Edgar et un Nathan, comme le prédisait Herbert Bradford, étaient subitement entrés en scène. Il était curieux de savoir si tout se déroulerait comme annoncé.

Lorsque le mariage fut célébré et le contrat signé, il se dit qu'il y avait là un mystère qu'il se devait d'élucider. Ou bien le défunt possédait un don de divination extraordinaire, ce qu'il ne croyait pas, ou bien il se trouvait en présence de deux mystificateurs. Pourtant cette dernière hypothèse ne lui plaisait pas non plus.

Il repensait sans cesse à cette petite phrase du testament qui s'adressait à lui : « c'est en elle qu'il trouvera la vérité ». Il était persuadé que ces mots concernaient Edgar et Nathan. Herbert Bradford était subtil et il s'était arrangé, Steve n'en doutait pas, pour marquer de son empreinte le cours des évènements même après sa mort, en modifiant l'existence de ses neveux tout en assurant à son empire des dirigeants capables.

Néanmoins, Steve s'arrangea pour rencontrer les frères Bucchanan et avoir avec eux une conversation sérieuse. Son état de journaliste lui avait valu la réputation de quelqu'un qui veut toujours savoir le pourquoi de toutes choses. On lui pardonnait les questions indiscrettes qu'on aurait mal acceptées venant d'un autre. L'entretien parut tout naturel à Edgar et Nathan.

Ils se tenaient dans la bibliothèque et, tandis que Steve s'affairait au bar, Nathan et Edgar admiraient en connaisseurs tout ce qui les entourait.

- Vous avez une pièce remarquable, assura Nathan en effleurant nonchalamment une céramique ancienne.

Contrairement à son habitude, Edgar semblait contracté. Il regardait de tous ses yeux mais paraissait mal à l'aise, n'osant satisfaire son irrésistible envie de compulsé quelques ouvrages.

- Cette bibliothèque est magnifique, finit-il par dire après s'être raclé la gorge. Félicitations...

- Oh, je n'y ai aucun mérite, rétorqua Steve. Sinon d'avoir eu un cousin qui avait du goût... et de l'argent.

- J'aurais aimé le connaître...

- Comment ! Vous ne connaissiez pas Herbert Bradford ? S'étonna Steve en tendant les verres.

- Nous le connaissons de réputation, comme tout le monde, intervint Nathan.

Mais nous ne lui avions jamais été présentés. C'est dommage, j'aurais aimé discuter avec un homme d'affaires aussi éminent...

- Comment expliquez-vous alors qu'il ait prévu dans son testament que vous épouseriez Mary ? Et qu'Edgar deviendrait l'associé de Larry ?

- Mary m'a mis au courant des termes du testament. A mon avis, il s'agit là d'une stupéfiante coïncidence.

- Je ne crois pas à ce genre de coïncidence...

- Herbert Bradford a eu une espèce de prémonition, suggéra Edgar, l'œil fixé sur son gin. Cela arrive parfois avant de mourir...

- Le testament a été rédigé trois ans avant sa mort, précisa Steve. Et je vous connais assez, mon cher Edgar, pour penser que c'est une hypothèse qui ne vous agrée pas.

- Et vous, qu'en pensez-vous ?

- Ma foi, je ne sais pas trop, répondit Steve, désireux de ne pas froisser ses hôtes en leur révélant son sentiment profond.

- Je vous l'ai dit, reprit Nathan avec désinvolture, coïncidence, pure coïncidence... N'y pensons plus.

- C'est une énigme qui pique ma curiosité de journaliste. Mais pour l'instant, buvons...

- A Herbert Bradford ! proposa Edgar en levant son verre.

Steve décida d'examiner méthodiquement tous les ouvrages de la bibliothèque. Cela prendrait le temps qu'il faudrait. Un soir, en retirant d'un rayonnage un épais volume, il aperçut le bout d'un livre coincé derrière les autres, contre la paroi du fond. Il l'extirpa. Il s'agissait d'une édition tout à fait ordinaire d'un traité de philosophie.

Steve le feuilleta. Certains passages y étaient soulignés. Parfois une annotation y avait été tracée dans la marge d'une écriture fine et hachée. Il comprit qu'il venait de faire une découverte capitale : les mots soulignés par Herbert Bradford ou les observations qu'il avait rajoutées devaient certainement conduire à cette vérité que le testament lui avait promise.

Steve se mit fiévreusement au travail. Il étudia tous les mots, toutes les phrases mis en lumière par son défunt cousin. Il les analysa, les disséqua, les assembla. Rien n'y fit. Il ne voyait pas le moindre fil à tirer de cet écheveau. Pourtant une sentence retenait tout particulièrement son attention car seule, elle était soulignée d'un double trait. Elle faisait partie d'un chapitre consacré à l'hypocrisie et affirmait : « Sous couvert de générosité se dissimulent la loyauté et la franchise, c'est-à-dire la vérité ». Il eut beau se creuser la tête, il ne voyait pas comment elle aurait pu expliquer la prédiction de Herbert Bradford.

Après des heures d'effort, il se résolut à abandonner et à poursuivre son investigation systématique de la bibliothèque. Ce ne fut que le surlendemain qu'il tomba en arrêt sur un livre intitulé « La générosité » et que le déclencheur se fit dans son esprit. L'assertion sur laquelle il s'était tant acharné, hors de son contexte,

pouvait être interprétée de la façon suivante : « Sous la couverture de La générosité se dissimulent... la vérité ».

« La générosité » était un roman relié en cuir, à la couverture épaisse et rigide. Steve tâta celle-ci : elle offrait un petit renflement vers l'intérieur. A n'en pas douter, la vérité était là. Il se rua à la cuisine et mit de l'eau à bouillir dans une casseroles qu'il recouvrit. Lorsqu'il y eut assez de vapeur, il présenta la face interne de la couverture du livre et la maintint un long moment au-dessus de la casserole, jusqu'à ce que la fine feuille qui recouvrait le carton se décollât. Steve en souleva un coin et aperçut quelques feuillets recouverts d'une écriture serrée. Il sentit son cœur battre d'émotion. Il allait enfin savoir.

Lorsqu'il eut complètement dégagé le document de sa cachette, il se laissa tomber



sur la chaise la plus proche et, oubliant la casserole d'eau sur le feu, se plongea dans les révélations d'Herbert Bradford exprimées en ces termes :

Je vous félicite, mon cher Steve, car si vous lisez ces lignes c'est que vous avez fait preuve de la perspicacité que je vous supposais et que vous avez correctement déchiffré les indices que j'avais préparés à votre attention. J'espère que vous n'avez pas abouti trop tôt mais je suis persuadé que seule la réalisation des prédictions de mon testament vous a amené à rechercher cette vérité qui vous tient tant à cœur.

Vous voyez que je vous connais bien. Malgré le peu de relations que nous avons eues, je me suis toujours intéressé à vous et je sais que vous êtes un homme de valeur et un journaliste de talent. Cette appréciation est sincère, croyez-moi, je la

formule sachant que vous n'en prendrez connaissance qu'après ma mort.

C'est pourquoi je vous ai légué cet appartement et sa bibliothèque auxquels je tenais beaucoup : je suis sûr qu'ils seront en de meilleures mains que celles de Larry et Mary. D'autre part, vous seul étiez en mesure de découvrir cette fameuse vérité. Vous voyez, j'y arrive, ne vous impatientez pas... Je vais même vous l'asséner toute crue et sans fard, comme il se doit... Tenez-vous bien.

Steve se força à interrompre sa lecture. Il ferma les yeux quelques secondes puis prit une longue inspiration, se préparant au choc qu'il sentait venir.

Je ne suis pas Herbert Bradford. Mon vrai nom est Frank Buchanan. Oui, vous avez bien lu. Buchanan. Je suis le père d'Edgar et de Nathan. Vous n'en croyez pas vos yeux, vous vous demandez comment cela est possible. Je vais vous l'expliquer.

En 1917, je me retrouvai traversant l'Atlantique sur un transporteur de troupes, à destination de la France où le premier grand conflit mondial s'enlisait dans la guerre des tranchées. J'avais trente-cinq ans, j'étais réserviste et nullement obligé de participer à cette boucherie. Je m'étais porté volontaire pour fuir une existence qui me devenait de plus en plus odieuse.

Malgré de solides études, j'avais toujours végété, ne parvenant pas à décrocher une situation convenant à mes aspirations, à mon ambition. Mon tempérament volontaire, mon caractère entier, ma franchise m'opposaient inévitablement à mes patrons et je me retrouvais régulièrement sur le pavé, à la recherche d'un nouvel emploi. On eut tôt fait dans la profession de me considérer comme un instable et toutes les portes se fermèrent systématiquement devant moi. Je m'étais marié mais mon épouse mourut en mettant au monde notre second enfant, Nathan. Edgar avait alors deux ans...

Nécessité faisant loi, je dus, pour subsister, accepter des travaux plus ou moins louches et, petit à petit, j'entrai dans un engrenage, collaborant avec toute une faune vivant en marge de la loi. De New York à Chicago, les plus grands gangsters prenaient conseil auprès de moi, j'étais devenu le conseiller financier de la pègre.

Outre que cette situation blessait mon intégrité naturelle et mon sens de l'honneur, je me sentais de plus en plus menacé, sachant trop de choses inavouables. Je connaissais les méthodes radicales employées par ceux qui se confiaient à moi et je vivais dans la hantise du moindre faux pas, de la moindre maladresse qui auraient pu me valoir une place définitive... au cimetière.

Je quittai donc les Etats-Unis avec l'impression réconfortante de faire œuvre utile, avec l'espoir de me faire oublier et, si j'en réchappais, de repartir sur de nouvelles bases. J'avais laissé mes enfants à une nourrice en qui j'avais toute confiance et à qui je remis tout l'argent que j'avais gagné, non pas malhonnêtement, mais auprès de gens malhonnêtes, et qui me brûlait les doigts.

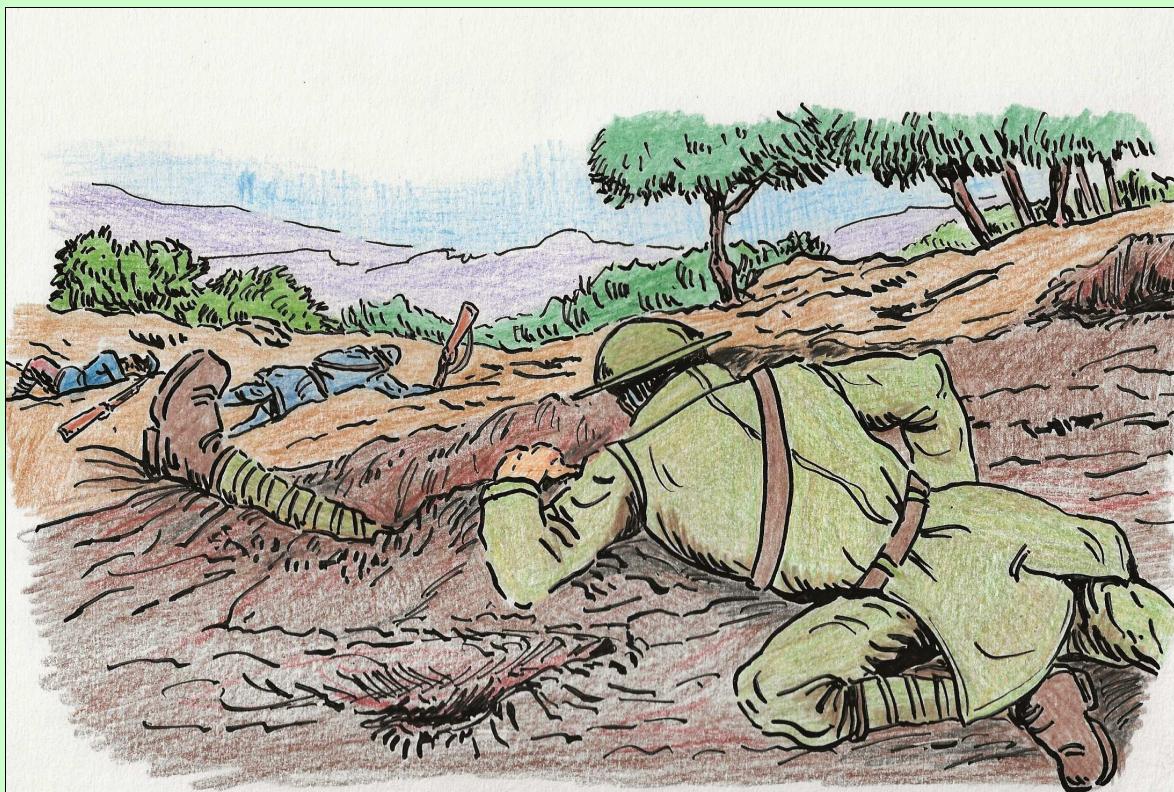
Ce fut sur le transporteur que, pour la première fois, je rencontrais Herbert Bradford. Il faisait partie du même régiment que moi, avec le grade de lieutenant, mais nous avait rejoints au moment d'embarquer. Lui aussi était volon-

taire mais par pur patriotisme, ayant une haute idée de ses devoirs de citoyen, comme je le découvris lorsque je le connus mieux.

Tout le monde fut immédiatement frappé par notre ressemblance. Cette particularité, loin de nous déranger, au contraire nous rapprocha et nous devînmes de bons camarades, peut-être même de vrais amis. Nous étions souvent ensemble et l'on nous surnomma « les jumeaux ».

Nous fûmes envoyés sur le front sans délai. Et la vie dans les tranchées commença, terrible, éprouvante. En quelques mois nous devînmes méconnaissables, hirsutes, sales, exténués, blasés. Mais passons là-dessus et venons-en à l'épisode décisif. Au cours d'une offensive générale, notre section fut pratiquement anéantie. Les obus bouleversaient tellement le terrain, qu'éparpillés, nous ne parvenions plus à retrouver nos abris. Herbert et moi errâmes longtemps et réussîmes à éviter le gros des bombardements. Comme nous tentions de gagner un petit bois, une pluie, de shrapnels s'abattit sur nous. Le monde parut basculer.

Lorsque j'émergeai du néant, il me sembla que tout était plongé dans un grand



calme. Ma jambe me lancinait mais la douleur était supportable. Ma poitrine et mon bras gauche étaient poisseux, ma vareuse était collée par le sang. Il me fallut faire un effort surhumain pour me relever sur un coude. Je regardai autour de moi. Au bord d'un cratère d'obus dépassait un pied. C'était Bradford. Il me fallut un bon quart d'heure pour me traîner jusqu'à lui, me laisser glisser, souffle coupé, dans la déclivité où il gisait. Il était mort. Les bras en croix, ses yeux vitreux contemplant l'azur sans le voir, il se refroidissait lentement, irré-

médiablement.

Je restai là, près de lui, incapable de ressentir une quelconque émotion, l'esprit vide, paralysé. Je n'avais pas la force de sortir de ce trou, de crier à l'aide. Plusieurs heures passèrent. Je réalisai enfin la situation. J'étais salement touché, j'avais perdu beaucoup de sang. En serrant les dents, j'inspectai mes blessures. J'acquis la conviction que je m'en tirerais si les secours ne tardaient pas trop. Je me penchai sur Bradford et lui fermai les yeux. C'était vrai qu'il me ressemblait beaucoup. J'aurais pu me trouver à sa place. Je le contemplai un long moment, essayant d'imaginer que c'était moi que la mort avait choisi et non lui. Brusquement je me laissai retomber sur le côté. Une idée folle venait de traverser mon esprit. Longtemps je la tournai et retournai dans ma tête. Soudain je me décidai. Surmontant ma faiblesse, j'entrepris d'échanger nos vestes, nos plaques et les quelques objets personnels que nous pouvions trimballer dans nos poches. J'y parvins au prix de souffrances extrêmes qui me laissèrent pantelant. Alors je m'abattis, face contre terre. Je cessai de lutter, les dés étaient jetés. Je sombrai peu à peu dans une grisaille cotonneuse.

Je me réveillai sur un lit d'hôpital, du bon côté des lignes, heureusement. On m'apprit que j'avais été « rafistolé », que je ne garderais pas de séquelles de mes blessures, que je serais évacué vers les Etats-Unis. Pour moi la guerre était finie. Comme une chape de plomb, la réalité tomba sur mes épaules quand le Major me lança : comment vous sentez-vous, Lieutenant Bradford ?

Durant mon retour, j'eus tout le loisir de réfléchir à mon acte qui, maintenant, me paraissait irréfléchi. Mais je ne pouvais plus reculer. Il fallait aller jusqu'au bout. J'avais pour moi plusieurs atouts. Ma ressemblance avec Bradford en était le principal. Résisterait-elle à toutes les confrontations ? Je savais que j'aurais affaire à forte partie lorsqu'une fois rentré, je serais en présence de sa famille, de ses amis. Mais plusieurs mois de guerre altèrent un homme aussi bien au physique qu'au moral. De plus, Bradford m'avait souvent parlé de lui et des siens. Son frère mort un an plus tôt avait laissé une veuve et deux enfants en bas âge, Larry et Mary. C'étaient ses seuls proches. Il y avait également un cousin et son épouse, vos futurs parents, qu'il ne fréquentait pratiquement pas. Les conditions étaient favorables pour que tout se passât sans anicroche. Par ailleurs, un éclat de mitraille m'ayant laissé une cicatrice sur le front - blessure superficielle mais spectaculaire - je pouvais alléguer des pertes de mémoire et justifier un comportement différent de celui dont j'allais prendre la place.

Vous devinez la suite, tout se passa très bien. Très vite, je m'identifiai totalement à lui. Cette usurpation était-elle immorale ? Je ne le pense pas. Bien sûr, je m'étais approprié ses biens. Mais entre mes mains, ils prospérèrent au lieu d'être dispersés et, à terme, de disparaître. Bradford était à la tête d'une petite entreprise saine, certes, mais sans grande envergure. J'en ai fait un empire. D'autre part, je n'ai pas spolié les descendants de Bradford puisque j'ai tout légué à Larry, Mary et vous-même. Si mes fils récupèrent une partie de cet héritage, cela sera fait en toute légalité par le mariage et par l'association, et

sans que les intéressés subissent une quelconque influence, convenez-en. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. J'aurais pu tenir tout cela secret mais je désirais libérer ma conscience avant de partir. De plus, je suis assez fier de cette entreprise que j'ai menée à bien et je voulais que quelqu'un, ne fût-ce que vous, le sût. Un exploit non divulgué n'en est pas un, même si l'autosatisfaction a des attractions.

Allez-vous révéler la vérité à Larry et Mary ? C'est un gros problème que je vous lègue avec la bibliothèque. Comme vous voyez, toute médaille à son revers. Allons, il est temps que je vous quitte, mon cher Steve. Je vous donne rendez-vous dans l'au-delà, s'il existe, pour rire de tout cela.

Dès le lendemain, Steve alla trouver Edgar Bucchanan et lui annonça qu'il savait tout du secret de Herbert Bradford. Edgar commença par faire l'étonné mais Steve lui mit sous le nez les feuillets révélateurs. Le nouvel associé de Larry les prit et se tourna, protégeant ses réactions de ses larges épaules. Steve resta silencieux, respectant cet instant où il sentait passer une réelle émotion. Edgar finit par se retourner. Son masque, s'il avait été altéré, était redevenu impassible. Il tendit au journaliste les aveux de Bradford.

- C'est très bien, dit-il. Il voulait que vous soyez au courant. C'est fait. Félicitations, je suppose qu'il n'a pas été facile de dénicher ce document...

- J'ai eu de la chance. Mais je vous retourne les félicitations : votre père était sûr que vos démarches - je veux dire l'association et le mariage - aboutiraient. Vous ne l'avez pas déçu...

- Je ne sais si là où il est il peut être déçu ou pas... Mais ce ne fut pas très difficile. Mary et Larry sont si...

- Si naïfs ? lança Steve sur un ton plus mordant qu'il ne l'aurait voulu.

- Non, pas naïfs, si droits, si généreux. Ne vous méprenez pas sur mon jugement : j'ai beaucoup d'estime pour eux. J'aiderai toujours Larry de mon mieux et je ne chercherai jamais à lui faire le moindre tort.

- Je vous crois. Ce qui m'inquiète davantage, c'est l'union de Mary et de votre frère. Les sentiments ne se commandent pas. Mary ne risque-t-elle pas d'éprouver quelque jour une grande désillusion ?

Edgar sourit.

- Je suis persuadé que non. Nathan est sincère. Car, voyez-vous, il ne sait pas qu'il est le fils de Herbert Bradford, du moins de celui qui prit sa place.

- Comment ! s'écria Steve, Nathan ne sait rien ? Vous vous moquez, Edgar !

- Pas du tout. Moi-même, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, j'ai cru être orphelin. Un riche orphelin. Mon frère et moi avons fréquenté les meilleures pensions, les meilleures écoles. Nous ne manquions de rien, sinon de l'affection d'un père et d'une mère. Un jour, je fus appelé par le directeur du collège. Il me montra une lettre émanant de Hubert Bradford. Il désirait prendre contact avec des élèves terminant leurs études commerciales. Pour ce faire, il s'était, intéressé à notre établissement et m'avait remarqué. Il m'invitait à aller le voir dans

ses bureaux de Boston. C'est là qu'il me révéla la vérité...

- Pourquoi n'a-t-il jamais rien dit à Nathan ?
 - Je ne sais pas... Je pense qu'il a toujours éprouvé un certain remords de nous avoir préféré sa carrière, ses affaires. Il se rendait très bien compte qu'il nous avait abandonnés même s'il pourvoyait à tout ce dont nous avions besoin sur le plan matériel. Je crois qu'il ressentait une espèce de honte... A moi, l'aîné, il s'était senti obligé de tout dire mais c'était déjà trop pour lui.
 - Je vois, toute cuirasse a son défaut...
 - Allez-vous dire ce que vous savez à Nathan et Mary ? s'inquiéta Edgar.
- Steve remarqua qu'il ne se préoccupait que du couple et non de ses relations avec son associé.
- Je ne m'en sens ni le courage, ni le devoir. Je ne pense pas avoir une quelconque responsabilité sur ce plan-là.
- Edgar parut soulagé. Il tendit la main à Steve.
- Steve, soyons amis, voulez-vous ?
 - Ne le sommes-nous pas déjà?

Ce ne fut que beaucoup plus tard et tout à fait par hasard que Steve découvrit le tiroir secret. Caché derrière une rangée de livres, il n'avait guère plus d'un pouce de hauteur et ses contours ne se discernaient presque pas des veines du bois, pratiquement parallèles à cet endroit. Il était peu profond et abritait un petit carnet noir, de forme allongée. La fine écriture de Bradford en couvrait les premières pages. Ce que Steve lut le laissa abasourdi.

Je n'en puis plus, je suis à bout. Voilà plus de deux ans que cela dure. Jour après jour, je n'ai cessé de lutter mais je sens que je vais succomber. Ma vie est devenue un enfer.

Tout a commencé lorsque j'ai déposé mon testament chez Maître Arness et que j'ai mis Edgar au courant de mes projets. J'ai commencé à ressentir comme une force inconnue qui s'insinuait en moi. Au début, c'était très sournois, presque imperceptible, et puis le phénomène s'est amplifié.

Peu à peu, je sentais comme une seconde nature prendre possession de moi. Cette seconde personnalité qui ne correspondait en rien avec ce que j'avais été jusque là, commençait à prendre le dessus, à annihiler ma volonté. Elle tendait vers un seul but que je percevais confusément et auquel je résistais instinctivement. Puis les choses devinrent plus claires et, un jour, horrifié, je compris.

Cette force inconnue, c'était l'esprit de Herbert Bradford, de celui dont j'avais, bien des années plus tôt, usurpé le nom et la place. C'était son esprit qui tentait de me posséder et qui prenait de plus en plus d'emprise sur moi.

Il me harcèle sans cesse, ne me laissant aucun répit. J'ai beau réunir toute mon énergie, il finira par me vaincre. En cet instant même où j'écris ces mots, il me faut faire un effort épuisant pour ne pas succomber. Je perçois très bien ses intentions. Il essaie par tous les moyens de me faire prendre des mesures qui feraient péricliter mes affaires, qui me ruineraient. Il préfère que ses neveux per-

dent leur fortune plutôt que de la partager avec mes fils. Il fait tout pour que mon stratagème n'aboutisse pas. Il va y arriver, je le sens, je le sais.

Je n'ai plus qu'une solution. Je connais un médicament qui, pris à forte dose, pourrait provoquer un arrêt cardiaque. De toute façon, je suis condamné à plus ou moins brève échéance. Je ne céderai pas, j'échapperai à Bradford. Et puis, faire le saut au moment que l'on a choisi, c'est une hypothèse séduisante. J'aurai tout décidé, jusqu'à ma mort. Je ne me contenterai pas de subir celle que me dédie ma mauvaise santé.

Je vais te rejoindre, Herbert, mais en te faisant la nique. A bientôt.

Steve referma le carnet et le posa sur la table. « Ainsi, se dit-il, Bradford - ou plutôt Buchanan - s'est suicidé. Encore un secret. Un secret dont je suis le seul dépositaire, cette fois ».

Il arpenta la pièce, songeur. Soudain, il s'arrêta, un frisson courut dans son dos. Il imaginait l'homme d'affaires, assis à son bureau, aux prises avec l'esprit qui l'envahissait, luttant désespérément, malgré son âge et son mal incurable. Il le voyait se donnant la mort pour échapper à son tourment.

Il reprit le carnet, en arracha les quelques pages contenant la terrible révélation et les fit brûler dans un cendrier. Puis il le replaça dans son tiroir et disposa des livres devant.

Enfin, il se dirigea vers le téléphone mural.

- Allô, Madame Sallmayer ? Bonjour, ici Steve Hollister, votre ancien locataire. L'appartement que j'occupais est-il loué en ce moment ? Non ? C'est une chance ! Je le retiens... j'emménagerai dès que possible... Merci.

FIN

